Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

60 | 2009

Nonne scripta manent ?

De ratione scribendi

Jean-François Jeandillou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/699>

DOI : 10.4000/linx.699

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 73-83

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-François Jeandillou, « De ratione scribendi », *Linx* [En ligne], 60 | 2009, mis en ligne le 02 avril 2012, consulté le 29 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/699> ; DOI : 10.4000/linx.699

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

De ratione scribendi

Jean-François Jeandillou

Université Paris Ouest – UMR 7114 MoDyCo

Koman on c mi ds 7 galr ?
(Anis 2001 : 28)

Par l'écriture phonétique on perd certains avantages.
Mots qui se confondent en sons peuvent être distingués par
l'écriture : <*tant de temps* par exemple>.
Très utile par exemple pour télégrammes.
(Saussure 1910-1911 : 64)

Un manuel de grammaire pour les élèves de collège proposait jadis l'exercice suivant :

Voici six homonymes : *vin(s), vint, vînt, vain(s), vingt ; vainc(s)*.

1). Quelles sont les formes verbales dans cette liste ?

2). Remplacez ces homonymes dans les phrases suivantes, en les substituant à la graphie phonétique :

a. Aurais-tu /vẽ)/ francs ? *b.* J'aurais préféré qu'il /vẽ)/ plus tard. *c.* Quand tu /vẽ))/ me rendre visite, j'étais absent. *d.* Ce sont des arguments /vẽ))//. *e.* André /vẽ))/ trop tard pour pouvoir m'aider¹.

Il y aura tantôt un quart de siècle que ce genre d'activité se pratiquait communément en classe. De nos jours, la vanité d'un tel exercice ne saurait que frapper l'esprit de tout

¹ *Langue française 6^e-5^e*, Paris, Nathan, 1985. Plus que de « six homonymes », il s'agit là de neuf signifiants homophones mais hétérographes.

collégien qui, dûment connecté à l'internet, est à même d'y découvrir l'unique graphie pertinente pour chacune des occurrences ci-dessus : à savoir *vin*. Ainsi le site www.ortographe.net enseigne-t-il une « *norm altèrnativ* » qui, sous l'impulsion du Québécois Mario Périard, repose sur un strict principe phonographique grâce auquel la notation des voyelles nasalisées (à l'aide des digrammes *an/in/on/un*) ne subit aucune variation : ni accent circonflexe ni consonnes muettes ne viennent altérer la stabilité de leur représentation.

Les avantages de cette correspondance stable entre phonie et graphie sont considérables. Fini le stérile apprentissage des formes complexes que revêt l'écriture du seul et même son [ɛ̃] ! Finie l'inscription des morphogrammes grammaticaux indiquant la personne ("vins" / "vinT") ou le nombre ("vain-S", "vin-S") ! Finis les diacritiques stipulant pour l'œil un mode indicatif / subjonctif ("vint" / "vînt") par ailleurs inaudible à l'oral ! Finis les importuns résidus étymologiques propres à marquer les relations entre termes d'un même champ dérivationnel ("vainC" / "vainQUEur", "invinCible" et même "viCtoire") ou à discriminer, sous un rapport logographique, telle unité homophone ("vinGT") !

Du coup, l'ineptie pédagogique de la première question posée dans le poussiéreux manuel de 6^e-5^e saute aux yeux. D'hypothétiques « formes verbales » ne sauraient être isolées puisque cette écriture réformée n'offre plus désormais une « liste » hétéroclite de noms, d'adjectifs ou de verbes nettement différenciés, mais une constante séquence trilittère.

Variantes alternatives

Au vu de cette économie radicale, nul doute que la didactique du français (langue maternelle ou étrangère) ne gagne en efficace. Ce qui se dit s'écrit tel quel – ou à peu près (car le découpage en mots, inexistant à l'oral, reste préservé, comme la ponctuation) –, de même que tout ce qui s'écrit se perçoit à l'oreille. Rien de plus évident, alors, que d'identifier *vin* à *vin-t* dans *vin jour* "vingt jours" et *vin-t an* "vingt ans", puisque le numéral cardinal est susceptible de s'associer par liaison à une initiale vocalique subséquente. La *nouvèl ortograf*, qui a tout prévu, autorise de fait, au chapitre des conventions facultatives, à

ékrir une lêtr normalman muèt dan un mo, présédé d'un tirè, kan èl se pronons lor d'une lièzon.
Ex. Lè bato, lè-z anfan.

Au lieu d'utiliser à l'écrit une forme fixe de l'article défini pluriel ("les"), en voilà donc deux en distribution complémentaire, comme à l'oral, devant initiale consonantique ou vocalique. Là où la graphie traditionnelle privilégie l'homogénéité ("LES bateaux", "LES enfants"), c'est désormais la variation des allomorphes propre aux contextes phoniques qui vient la bousculer sinon la complexifier. Encore cette convention n'est-elle sagement dite qu'optionnelle, comme le montrent ci-dessus *dan un* et *kan èl*.

On pourrait s'étonner de certaines autres singularités dont témoigne le codage en question. Pourquoi des digrammes, alors qu'il eût été commode de noter les voyelles nasales à l'aide d'un tilde (comme le préconisait déjà Queneau, non sans quelque ironie, dès 1950) ou au moyen de tel autre signe spécifique ? Cela oblige à recourir à un *-e* postposé lorsque *an/in/on/un* doivent se « *prononsé séparéman* » : *van /*

*vane, min / mine, son / sone, okun / okune*²... De même, le digramme vocalique *ou* exige un *h* intercalé quand les deux « *lètr ki normalman form un son doiv ètr prononsé séparéman* » : *ton, bou / tohu-bohu*³. Non moins déroutante semble la notation de [f] au moyen de *ch*, alors que ces deux dernières lettres sont censées avoir, par elles-mêmes, une valeur tout autre.

Passons sur la non-discrimination des semi-voyelles (*noua* “noua, noix”, *nu / nui, mou / mouat* “moite”...), à l’exception du yod (*pay* “paille”), pas toujours identifié néanmoins, ce qui ne favorise guère une rigoureuse conformité de *prononsiasion* (pourquoi *pyon* vs *aksion* ?). Passons encore sur la neutralisation d’aperture de *o* (*sol* “sol, saule”), alors que s’opposent par ailleurs *é* et *è* (*ète* / *été*). Passons enfin sur la confusion entre [ə] atone et [œ] ouvert stable, dans *demer* “demeure” ou *prener* “preneur” entre autres.

Mais plus fâcheux est, pour enregistrer des valeurs grammaticales essentielles, le recours aux seuls diacritiques, puisqu’ils sont actuellement en perte de vitesse dans le texto, le courriel, le teletexte et autres tchats électroniques⁴. Que restera-t-il de l’opposition singulier/pluriel une fois disparus les accents, sur les déterminants notamment de

<i>le bato ete parti</i>	<i>se livr sanbl peu interesan</i>
le(s) bateau(x) étai(en)t parti(s)	ce(s) livre(s) semble(nt) peu intéressant(s)

quand aucun morphogramme – en l’occurrence, de nombre – ne vient affecter corollairement les adjectifs ni les verbes ? Selon M. Périard, il suffit que « *lè nòn* » puissent « *porté la mark du plurièl* », laquelle n’est autre qu’un tréma (¨) postscrip. Or *lè bato*¨ ou *sè livr*¨ perdent à la fois leur marque phonographique (*le/lè, se/sè*) et leur marque idéographique (*bato*[¨], *livr*[¨]) dès lors que les diacritiques disparaissent de l’usage spontané, dans le clavardage notamment. D’où le judicieux aménagement introduit en 2010, consistant à user désormais de l’idéogramme « + » en lieu et place de « ¨ » : *bato+*, *livr+*.

Enfin, on appréciera que « *lè-ž omofon dè mo lè plu kouran* » soient susceptibles de se distinguer « *a l’èd de sign diakritik (aksan, tréma, etc.) plasé sur une vouayèl* ». Ainsi le *nòn* “nom” se différenciera-t-il de l’adverbe *non* “non”, comme le *sòn* “son” du verbe *son* “sont” ou le *mòn* “mont” du possessif *mon* “mon”. Dans le *Dikortograf 2009*, *diksionèr* qui constitue la *réfèrans ofisièl de l’ortograf altèrnativ*, “cou” et “coup” n’en sont pas moins transcrits *kou*, “pain” et “pin” *pin*, “roue” et “roux” *rou*, etc. Tout comme *mo*¨ représente les pluriels “mots” et “maux”.

Il est au demeurant à noter que *Lè-ž Édition Sédisienž* ont d’ores et déjà publié divers ouvrages du « *kolektif Ortograf* », dont des *Kont*¨ *tradisionèl de la Provans* ou *Le Peti*

² À remarquer que la notation même de « *prononsé* » bafoue le principe hautement revendiqué « un son un signe » : la séquence *o+n* y figure deux fois, valant pour [on] d’abord, pour [ž] ensuite.

³ Un récent « *ajusteman* » suggère de recourir en pareil cas au « poin médian » (*to-u-bo-u*).

⁴ Comme l’a montré Jacques Anis (1998 et 2001).

*Prinse*⁵. Et l'on espère pour bientôt une transcription des *Poésies* d'Alphonse Allais, qui substituera avantageusement à tel distique holorime

Par les bois du Djinn, où s'entasse de l'effroi,
Parle et bois du Gin ou cent tasses de lait froid.

une version dûment restaurée :

*Par lê boua du Djine ou s'antase de l'èfroua,
Parl è boua du Gin ou san tasse de lê froua.*

Par-delà le ludisme originel, on voit qu'à tout instant toute unité apparaît là potentiellement ambiguë,

<i>par</i> :	par, pars, part, pare(s), parent	<i>lê</i> :	les, laid(s), laie(s), l'est, l'ai(e(s/nt))
<i>boua</i> :	bois, boit(s)	<i>du</i> :	du, due(s), dû(s)
<i>ou</i> :	ou, où, houx, houe(s)	<i>san</i> :	cent(s), sang(s), sans, s'en, sent...
<i>parl</i> :	parle(s/nt)	<i>è</i> :	est, hais/t, haie(s), ai(e(s/nt))

en sorte que sa valeur ne peut être isolée (à grand peine) qu'au vu de la séquence entière. En d'autres termes, le global régit entièrement le local, alors qu'en orthographe usuelle, chaque unité séparée par des blancs graphiques se laisse plus ou moins définir à moindres frais.

La lettre à défaut des lettrés

Quelque imperfection que l'on puisse déceler dans cette tentative de rationalisation, elle n'en présente pas moins de hautes vertus socio-éducatives. La « fracture orthographique » que dénonçait récemment André Chervel (2008 *a* et *b*) tient à ce que l'orthographe figée et inutilement compliquée constitue « une pratique d'élite, et du même coup un handicap social pour ceux qui ne la maîtrisent pas ». Rien de mieux, en somme, que d'écrire comme on parle : qui sait parler saura écrire et lire, sans risque d'erreur et de façon raisonnée pour peu que la simplification soit strictement normalisée (à la différence des libres altérations du SMS). Cette aspiration à user d'une notation toute transparente n'est pas sans évoquer le fantasme utopique de la langue parfaite, magnifiée avec le succès que l'on sait par tous les intrépides concepteurs d'idiomes artificiels. En même temps que l'on écrivait *je veu k'il bouav*, pourquoi ne pas en venir aussi à rectifier la langue même et ses concordances complexes (*je veu k'il boua*), ses allomorphes déroutants (*nou bouavon*, *vou bouavê*) voire son lexique, si pénible à débrouiller quand par exemple l'espéranto sait faire de *bovo*, *bovino* et *bovido* les correspondants réguliers des très confus *bef*, *vach* et *vo* ?

Sans anticiper sur ces attendues réformes, reconnaissons que l'économie d'effort pour les apprenants, le gain de temps pour les enseignants, sont d'ores et déjà incontestables puisque la trop science différenciation écrite des homophones disparaît

⁵ La présence d'un -e final dans le titre se comprend d'autant moins que le texte ne présente ensuite que la forme *peti prins*. Heureusement, Saint-Exupéry n'y avait point écrit que le héros se rend « aux os, aux eaux et aux zoos », ce qui l'aurait gaiement conduit « *o-ꝛ o-ꝛ, o-ꝛ o-ꝛ è o-ꝛ o-ꝛ* »...

au profit d'une parfaite homonymie. Le *Dikortograf* fourmille de listes mettant en lumière la réduction drastique des polygraphies, qui ne démarque plus que les seuls noms pluriels. Pour 11 homophones, on obtiendra par exemple 2 formes simplifiées face aux 6 qui troublaient traditionnellement les esprits :

<i>levé</i>	levé	ppé (adj)	<i>levé</i>		
	levé	N			
	levée	ppé (adj)		levées	N plur
	levée	N		levers	N plur
	levées	ppé (adj)		levés	N plur
	lever	Inf			
	lever	N			
	levés	ppé (adj)			

En français, les homographes non homophones (*fil*s, *portion*s, *exécution*s, *lis*, *boxer*, *affluent*, *couvent*, *but*, *bus*, *vis*...), comme les homonymes stricts (*mousse*, *voile*, *pêche*, *car*, *coupe*...), sont beaucoup moins fréquents que les homophones : *pair(s)* / *paire(s)* / *perd(s)* / *pers* / *père(s)* ; *saut(s)* / *seau(x)*, *sceau(x)* / *sot(s)*... D'où la vertu fondamentalement désambiguïsante de l'orthographe, en situation de communication médiatisée ou à distance, et la diversification des marques sans correspondance phonique – signifiant le nombre (*LES petits chats miauleNT*), le genre (*L'enfant poliE est revenuE*) ou la personne (*IL chantaiT*) – qui alourdissent le système au point de le rendre redondant.

Faisant fi de ces oiseuses complications, le programme que Chervel appelle de ses vœux semble idéalement réalisé par M. Périard :

Les nouvelles générations et leurs maîtres ont besoin d'une didactique fondée sur des règles simples, claires, dépourvues d'exceptions. Il faut réduire le nombre des règles à mémoriser, car c'est là que réside la difficulté de l'orthographe française (Chervel, 2008b)

La simplification est certes extrême, en l'occurrence. Mais peut-il en aller autrement ? Le principe du transcodage oral/écrit ne souffre pas de demi-mesure, car ce sont précisément les retouches timorées qui tourment court. Faute de réforme radicale, aucune ne peut aboutir :

Même la dernière, celle de 1990, lancée par Michel Rocard et encouragée par l'Académie française, n'a quasiment pas été appliquée en France (alors que le Québec et la Belgique se montraient plus compréhensifs). Sans doute parce qu'elle était imperceptible, qu'elle touchait trop peu de choses : des traits d'union, des trémas, des circonflexes, des accents graves, des mots étrangers ou composés... Bref, un divertissement de lettrés ! Les éditeurs n'ont pas joué le jeu. (*ibid.*)

Une chose est sûre, en effet : *lè règl*⁶ de Périard ne sont ni un « divertissement » ni une affaire de « lettrés ». Comment, sinon, accepter de transcrire *apezantir* “appesantir” sous un aspect identique à celui de *apezanter* “apesanteur”, en effaçant la consonne géminée là où le préfixe *a-* (comme ses allomorphes *ac- ad- af-, al- am- an- ap-*, etc.) exprime un changement d’état ou l’inchoativité, par contraste avec l’alpha privatif d’“apesanteur” ? Chervel se montre on ne peut plus explicite en la matière : il faut sans état d’âme « supprimer les doubles consonnes inutiles pour la prononciation »⁶. Autant que celle d’“appesantir”, la préfixation d’*aparyé* “apparié” a donc tout lieu de se confondre avec la forme *aparté*⁷.

Une autre implication du dispositif – confirmant que les lettrés n’ont point à s’en mêler – est qu’il conviendrait, pour peu que l’on continuât à vouloir lire les auteurs classiques, de retranscrire des masses de documents qui sinon ne seraient plus intelligibles (en graphie ordinaire) sauf par des philologues ou des historiens qualifiés. Ne retenons que le cas des œuvres en vers. Afin de préserver la métrique, force serait d’inscrire sans faille le *-e* posttonique dans toutes les rimes féminines (conformément à la « *règl optionèl idouan* ») ainsi que dans les syllabes internes du mètre, comme par exemple dans le premier quatrain des « Chats » de Baudelaire :

Lè-ꝛ amoureux fèrvan-ꝛ è lè savan-ꝛ ostèrE
ÈmE-t égaleman, dan ler murE sèꝛon,
Lè cha^h puisan-ꝛ è dou-ꝛ, orgey de la mèꝛon,
Ki kom eu son frileu-ꝛ è kom eu sédanterE.

Or ce serait à nouveau introduire force fluctuations dans les finales de mots (*ostèrE* / *sédanterE*, au titre de la rime féminine, *ÈmE-t* et *murE*, au titre du décompte syllabique), par rapport aux contextes banalement prosaïques qui n’appellent que *ostèr*, *sédanter*, *èm* et *mur*⁸. De même la liaison, propre ici à éviter l’hiatus, est-elle légitimement notée par le *-ꝛ* postscrib dans « *fèrvan-ꝛ è* », « *puissan-ꝛ è* », « *frileu-ꝛ è* » ; mais ce même phonogramme dans « *dou-ꝛ, orgeuy* » apparaît bien incongru avant ponctuation (bizarrerie dont reste exempte la graphie « doux, et »). Bref, c’est toute la dialectique de la liaison automatique/facultative qui vient en pareil cas troubler la nouvelle régularité de l’écriture autant que de la lecture.

⁶ *Loc. cit.* Cette préconisation rejoint celle de l’OFFC (Observatoire francophone du français contemporain, regroupant des Belges, des Québécois, des Français et des Suisses), dans ses *Études pour une rationalisation de l’orthographe française* : « le non-doublement de la consonne finale peut être généralisé sans altérer le système général de l’orthographe française, ce qui faciliterait grandement la tâche des enseignants et de leurs élèves, mais aussi celle de nombreux scripteurs, français ou étrangers » (cf. Gruaz, 2009 et Hambursin, 2006).

⁷ Plusieurs dérivés prefixaux ou parasynthétiques, il est vrai, font usuellement l’économie de la gémination : “abaïsser”, “abrutir”, “acheminer”, “adosser”, “adoucir”, “ajuster”, “aligner”, “aliter”, “amasser”, “apercevoir”, “apeurer”, “aplatir”, etc. Serait-il pas temps de rectifier ce déficit en les alignant sur “accoutumer”, “affamer”, “aggraver”, “annoter”, “appauvrir”, “applaudir”, “arranger”, “assouplir”, “attraper” ?

⁸ « Si je discute quelle valeur *a* en français l’*e* muet terminant un mot : *apporte, mère, ordre*, []. Question grammaticale ou graphico-grammaticale » (Saussure 2002 : 298). En versification, il va de soi que cette valeur est avant tout phonographique, en tant qu’elle contribue à la syllabation numéraire.

Y a-t-il là, véritablement, simplification du rapport que le lecteur entretient avec l'objet littéraire ? On peut en douter. D'autant que la transcription oblitère l'opposition entre diérèse et synérèse, comme le fait que la cohésion traditionnelle des rimes repose aussi sur des contraintes non phoniques : telle la présence ou l'absence de consonnes muettes (austères / sédentaires *vs* saison# / maison#).

S'il est sûr que l'édition des textes a connu de nombreuses modifications jusqu'au XIX^e siècle – *S* longue, *u/v*, *i/j*, lettres étymologiques supprimées sur décision de l'Académie dans la 3^e éd. de son Dictionnaire en 1740, etc.⁹ –, cela n'a pas conduit à réduire les traits distinctifs au point de surmultiplier les homographies (*lè*, *dan*, *eu*, *son*, ci-dessus) et de rendre les textes opaques, sauf à les oraliser au risque de l'anachronie : qu'on pense entre autres aux rimes classiques du type *voudroit* / *maladroit*.

Au juste, le principe d'une écriture phonétique – fût-il moins abrupt que celui du Québécois – impose lors la lecture un cheminement cognitif hautement aventureux¹⁰, dans la mesure où le double repérage du signifié (inhérent aux signes) et du sens (attaché à l'énoncé) ne se fait pas immédiatement à vue : l'identification des traces écrites (littérales) nécessite d'abord de leur associer la chaîne phon(olog)ique correspondante, laquelle seule sera passible d'une analyse sémiolinguistique pertinente. Le système hégémonique de la langue neutralise alors toute systématité propre à l'écrit, qui lui devient totalement subordonné¹¹ :

Processus de lecture d'une écriture "phonétique" :
GRAPHÈMES → PHONÈMES → **SIGNIFIÉ/SENS**

Encore les indices intonatifs, prosodiques ou suprasegmentaux feront-ils défaut (sans parler du cadre contextuel), d'où le risque d'ambiguïté et le caractère acrobatique du parcours. À l'inverse, l'orthographe standard délivre linéairement une somme d'informations différentielles qui, disséminées au long de la chaîne, aident à discerner la cohésion des unités, donc à la compréhension continue du message. Quoique fondée sur une phonographie approximative, peu cohérente et irrégulière – [s] noté tantôt *S(ac)*, tantôt *(ta)SS(e)*, *SC(ience)*, *C(ycle)*, *(gla)Ç(age)* ou *(na)T(ion)* –, elle est riche de signaux idéographiques (morpho-syntaxe du genre, du nombre, de la personne, des temps et modes verbaux) et logographiques propres à favoriser l'identification spontanée d'une forme en l'opposant à ses éventuels homophones. La persistance, que l'on peut juger intempestive et obsolète, des soubassements proprement étymologiques ou plus accidentels assure ainsi une pérennité sémiotique au fil du temps, alors même que la prononciation est susceptible de fluctuer en synchronie (selon les régions et les pays) comme en diachronie.

⁹ Voir Catach (1995 et 2001) et Arrivé (1993).

¹⁰ « Sans parler de l'aspect désolant que présenterait une page d'un texte pareil, il est évident qu'à force de préciser, cette écriture obscurcirait ce qu'elle veut éclaircir et embrouillerait davantage le lecteur. Ces inconvénients ne seraient pas compensés par des avantages suffisants » (Saussure, 1916, p. 57).

¹¹ Même en admettant que « langue et écriture sont deux systèmes » et que « l'unique raison d'être du second est de représenter le premier » (Saussure, 1916, p. 45), la question ne reste pas moins posée des modalités optimales de cette *représentation*. Quant à l'« irruption du non-phonétique dans l'écriture », lire Derrida (1967, p. 59).

Il n'est pas jusqu'aux diacritiques en apparence exempts de valeur qui, sans doute, ne jouent un rôle mnémotechnique ou iconique. Supprimer cet « accent du souvenir » qu'est le circonflexe¹² quand il n'a plus de fonction contrastive (*château, traître, tête, voûte*¹³), c'est décomposer pour partie, au nom du seul phonocentrisme, une image logographique plus fonctionnelle qu'il n'y paraît¹⁴. De fait, *voûte* ne s'oppose pas à *soute* / *toute* / *route* / *joute* par sa seule consonne initiale, mais aussi par cet élément adscrit, selon un principe d'économie générale qu'il peut être périlleux de réduire à néant.

« La raison de l'écriture »

« Si l'orthographe était l'expression écrite de la prononciation, il n'y aurait plus dès demain ni langue ni littérature, mais un détestable argot individuel », affirmait Charles Nodier dès 1834, dans ses *Notions élémentaires de linguistique*¹⁵. Non sans se féliciter de ce que l'écriture littérale repose globalement sur « le signe du son élémentaire », le philologue s'alarmait déjà à l'idée d'une écriture exactement conforme à l'oralité, « événement calamiteux pour les langues où elle parviendrait à s'introduire » car

ce que l'orthographe doit conserver, ce n'est pas une prononciation fugitive que modifient, pour me servir de l'expression de Pascal, trois degrés d'élévation du pôle ; c'est la filiation du mot sans laquelle aucun mot n'a de signification arrêtée. La prononciation ne change rien à la valeur intime du verbe de l'homme. C'est l'étymologie qui le définit. (*ibid.*, p. 121)

A Voltaire, qui avait prôné l'effacement des consonnes muettes¹⁶, il répondait que cette prétendue simplification, éminemment réductionniste, entraîne en réalité une déperdition culturelle et une difficile « complication » du rapport au texte, à la langue même voire, plus largement, à la famille des langues romanes :

Vous ne remarquez pas que ces caractères, devenus superflus dans la prononciation, conservent du moins dans l'écriture le titre authentique de parenté qui rattache le mot à une famille grecque ou latine ; en rompant ce lien d'association, vous diminuez l'importance de l'instruction classique, dont le précieux secret de l'étymologie est la première conquête¹⁷.

¹² Cf. Cerquiglini (1995 et 1997).

¹³ Contrairement aux binômes *fût/fut*, *dû/du*, *cru/crû*.

¹⁴ Saussure lui-même estimait que « le mot usuel et familier s'embrasse d'un seul coup d'œil, indépendamment des lettres qui le composent ; l'image de ce mot acquiert pour nous une valeur idéographique » (1916, p. 57 ; voir aussi 1910-1911, p. 64).

¹⁵ Chap. IX (rééd. 2005, p. 120). Cf. à ce sujet Wirtz (2007, p. 479).

¹⁶ « De *lupus* on avait fait *loup*, et on faisait entendre le *p* avec une dureté insupportable. Toutes les lettres qu'on a retranchées depuis dans la prononciation, mais qu'on a conservées en écrivant, sont nos anciens habits de sauvages » (*Dictionnaire philosophique*, s.v. LANGUES, sect. III).

¹⁷ *Ibid.*, p. 106. Voir aussi Nodier (1820 et 1829).

Mais voilà un souci bien suranné, aux yeux des réformateurs qui ne jurent que par l'occultation de ces cousinages encombrants. Non content d'escamoter les géminées, Chervel en vient, dans le droit sillage de Périard, à vouloir,

quand la prononciation le permet, supprimer les "y" (ceux qui ne correspondent pas à un double "i"), supprimer les "b" après les "l" ou les "r", remplacer "ph" par "f". On écrirait une "*ipotèse*" (*ipotesi* en italien), une "*bibliothèque*" (*biblioteca* en espagnol, italien, portugais, roumain), une "*biciclette*", une "*cronique*", un "*daufin*". (2008b)

Et pourquoi pas un *dofin* (comme l'anglais *dolphin*, qui conserve néanmoins le *ph*), une *biciclète* (comme l'*autoclète* de Jarry) voire une *bibliothèque* ou encore une *cronic* ? Le *h* effacé rendrait enfin assimilables le *thé* et le *té*, le *thon* et le *ton*, la *thrombine* et la *trombine*, source de grande satisfaction pour les usagers, *téologiens*, *crétiens* et *crétins* compris.

À en croire Nodier, « la raison nous enseigne que la plus vieille orthographe est la meilleure, ce qui ne l'empêche pas d'être mauvaise ». C'est bien de cette posture paradoxale et proprement *intenable* qu'il importe, aujourd'hui comme hier, d'apprécier l'enjeu idéologique et social. À la thèse autonomiste du graphocentrisme défendue, faute de mieux, par ce conservateur élitiste que fut l'auteur ô combien suspect du *Dictionnaire des onomatopées*, Chervel oppose le généreux discours du démocrate postmoderne :

Il faut que tous les jeunes, dans l'avenir, maîtrisent une orthographe simplifiée. Qu'elle ne devienne pas l'apanage d'une classe cultivée. Une orthographe de caste. Car la contrepartie de la réforme, c'est bien le retour à un enseignement rigoureux de l'orthographe. Il faut réformer pour pouvoir enseigner. (*loc. cit.*)

Vu les résistances farouches qu'ont rencontrées les divers essais de simplification depuis la Renaissance et la Révolution jusqu'à l'époque contemporaine, on est loin du compte encore. Impliquant comme une perte de mémoire, un oubli de l'histoire de la langue et des textes, l'orthographe débarrassée de ce que Nina Catach (1989) appelait ses « délires » mettrait certes l'écriture à la portée des « jeunes en difficulté ». Ce ne serait pas sans les priver d'accès, définitivement, à une culture de la *littératie* dont tout tend par ailleurs à les spolie. Tant la redoutable « tyrannie de la lettre » reste aussi garante d'une certaine liberté d'esprit :

Les ossements, le squelette d'une langue de dernière formation, c'est l'étymologie ; et l'étymologie est la *norma*, la *ratio scribendi*, l'orthographe de toutes les langues qui n'ont pas la vanité d'être primitives. [...] Quiconque parle sans se rendre compte de la valeur originnaire de sa parole, et le ciel fasse grâce à tous ceux qui sont dans ce cas, en sait à peine la moitié. Ce qui fait vivre la parole n'y est plus. (Nodier, 1834, p. 121)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANIS, J., 1998, *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?*, Bruxelles, De Boeck Université.
– 2001, *Parlez-vous texto ?*, Paris, Le Cherche Midi éditeur.
– et al., 1988, *L'Écriture. Théories et descriptions*, Bruxelles, De Boeck.
- ARRIVÉ, M., 1993, *Réformer l'orthographe ?*, Paris, PUF.
- CATACH, N., 1989, *Les Délires de l'orthographe*, Paris, Plon.
–, 1995, *Dictionnaire historique de l'orthographe française*, Paris, Larousse.
–, 2001, *Histoire de l'orthographe française*, Paris, Honoré Champion.
- CERQUIGLINI, B., 1995, *L'accent du souvenir*, Paris, Éditions de Minuit.
– 1997, *Le roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la faute 1150-1694*, Paris, Hatier (n^{le} éd. 2004 : *La genèse de l'orthographe française, XII^e-XVII^e siècles*, Paris, Champion).
- CHERVEL, A., 2008a, *L'orthographe en crise à l'école : Et si l'histoire montrait le chemin ?*, Paris, Retz.
– 2008b, « Réformer l'orthographe pour l'enseigner », *Le Monde* du 5 déc. 2008.
– et BLANCHE-BENVENISTE, C., 1969, *L'Orthographe*, Paris, Maspéro, 3^e éd. augmentée, 1978.
– et al., 2007, *Orthographe : à qui la faute ?*, Paris, ESF.
- CHEVROT, J.-P. éd., 1999, *L'Orthographe et ses scripteurs*, Langue française n° 124.
- DERRIDA, J., 1967, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit. *Dikortograf 2008*, Lè-z Édition Sédisieuz (<http://www.ortograf.net/transkript/diko-l.txt>).
- FAYOL, M. et JAFFRÉ, J.-P., 2008, *Orthographier*, Paris, PUF.
- FREI, H., 1929, *la Grammaire des fautes*, repr. Genève, Slatkine, 1971.
- GRUAZ C. (éd.), 2009, *Les Consonnes doubles : féminins et dérivés*, Limoges, Lambert-Lucas.
- JAFFRÉ, J.-P. et al., 2008, *Nouvelles recherches en orthographe*, Limoges, Lambert-Lucas.
- JEANDILLOU, J.-F., 1989, « Queneau ou le discours de la linguistique », in C. AUROUX et al. eds., *La Linguistique fantastique*, Paris, J. Clims / Denoël, p. 211-221.
– 2008, *Effets de textes*, Limoges, Lambert-Lucas.
- HAMBURSIN, O. et al. (eds.), 2006, *Le français m'a tuer*. Actes du colloque *L'orthographe française à l'épreuve du supérieur*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
- KLINKENBERG, J.-M., 2008, « De l'orthographe à l'écriture », *Le français moderne* n° spécial (*Tendances actuelles de la linguistique française*), p. 74-89.
- NODIER, C., 1820, « L'Académie française – L'Orthographe de Voltaire », in *Mélanges de littérature et de critique*, t. I, p. 172-187 (reprint Genève, Slatkine, 1973).
– 1829, « De Différents systèmes d'orthographe et de prononciation. Réponse aux prétendus inventeurs d'une réforme orthographique », in *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 386-407 (reprint Bassac, Plein Chant, 2000).
– 1834, *Notions élémentaires de linguistique*, n^{le} éd. critique Genève, Droz, 2005.

– 1836, « De l'alphabet typographique », *Bulletin du bibliophile*, sept. 1836 (repris in *Critiques de l'imprimerie par le Docteur Néophobus*, Paris, Éditions des Cendres, 1989, p. 67-74).

QUENEAU, R., 1950, *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard.

SAUSSURE, F. de, 1910-1911, « Notes préparatoires pour le cours de Linguistique générale (1910-1911), Émile Constantin », *Cahiers Ferdinand de Saussure* vol. 58, 2005-2006, p. 83-292.

– 1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1985.

– 2002, *Écrits de linguistique générale*, éd. par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.

WIRTZ, J., 2007, *How to write klingon ?*, Cambridge, M.I.T.